

Guilleragues¹ t'ent rencontré,
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau,
Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmenteau?

VIII. — CONTRE UN PÉDANT
DE COLLÈGE.

Il est trois points dans l'homme de collège,
Présomption, injures, mauvais sens.
De se louer il a le privilège;
Il ne connaît arguments plus puissants.
Si l'on le fâche, il vomit des injures;
Il ne connaît plus brillantes figures.
Veut-il louer un roi l'honneur des rois,
Il ne le prend que pour sujet de thème.
J'avais promis trois points, en voilà trois.
On y peut joindre encore un quatrième;
Qu'il aille voir la cour tant qu'il voudra,
Jamais la cour ne le décrassera.

IX. — SUR LA MORT DE M. COLBERT,

QUI ARRIVA PEU DE TEMPS APRÈS UNE GRANDE
MALADIE QU'ÉUT LE CHANCELIER LE TELLIER,

EN 1685.

Colbert jouissait par avance
De la place de chancelier,

ment prise dans les manuscrits de l'auteur. Voici celle de Furetière.

Toi qui de tout as connaissance entière,
Écoute, ami Furetière:
Lorsque certains gens,
Pour se venger de tes dits outrageants,
Frappaient sur toi comme sur une enclume,
Avec un bois porté sous le manteau,
Dis-moi si c'était bois de grume,
Ou si c'était bois marmenteau?

Furetière, en publiant cette épigramme, y a ajouté la remarque suivante: « Nota. Cette épigramme montre clairement que l'objection qu'on a citée au sieur de la Fontaine, d'ignorer la nature du bois de grume et du bois de marmenteau, est bien fondée. Le bois en grume est du bois de charpente et de charonnage débité avec son écorce, et qui n'est point équarri. Le bois de marmenteau est un bois de haute futaie, qui est conservé pour l'ornement d'une maison à laquelle il est attaché, et qu'il n'est pas même permis à un usufruitier de couper. L'un et l'autre bois n'est pas propre à venger des traits médisants. »

¹ Le comte de Lavergne de Guilleragues, dont Boileau disait:

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire,

fut d'abord premier président de la cour des aides à Bordeaux, puis nommé en 1679 ambassadeur à Constantinople, où il mourut le 5 mars 1684.

Et sur cela pour le Tellier
On vit gémir toute la France.
L'un revint, l'autre s'en alla:
Ainsi ce fut scène nouvelle;
Car la France, sur ce pied-là,
Devait bien rire... aussi fit-elle².

TRADUCTIONS

EN VERS

D'APRÈS DIFFÉRENTS POÈTES

ANCIENS.

INSCRIPTION TIRÉE DE BOISSARD¹.

AVERTISSEMENT.

Un des quatre récits que j'ai fait faire aux Filles de Minée contient un événement véritable, et tiré des antiquités de Boissard². J'aurais pu mettre en la place la métamorphose de Céix et d'Alcione, ou quelque autre sujet semblable. Les critiques m'allégueront qu'il le fallait faire, et que mon ouvrage en serait d'un caractère plus uniforme.

¹ Michel le Tellier, chancelier, père du marquis de Louvois, naquit à Paris le 19 avril 1605, et mourut le 28 octobre 1685.

² Jean-Baptiste Boissard mourut à Paris le 6 septembre 1685; il était né à Reims le 29 août 1619.

³ Il n'est que trop vrai que la France eut le tort de se réjouir de la mort de ce grand ministre, et qu'il mourut après avoir perdu la faveur de Louis XIV: exemple mémorable à ajouter à tous ceux que l'histoire fournit de l'ingratitude des peuples et des rois.

⁴ Cette traduction d'une antique inscription a été imprimée pour la première fois, avec l'avertissement qui la précède, à la suite du poème intitulé *les Filles de Minée*, et dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine*, t. I, p. 250 à 261.

⁵ C'est celui des aventures de Chloris et de Télamon. (Voyez page 254 de cette édition.) Ce récit est en effet tiré d'une longue inscription qui se trouve dans les antiquités de Boissard. (Voyez J. J. Boissard, *Antiquitatum romanarum quarta pars*, sive t. II, p. 49, in-folio, 1598.) Notre fabuliste a considéré cette aventure comme véritable, parceque Boissard n'élève aucun doute sur l'authenticité de cette inscription; mais elle est évidemment supposée, et elle a été redonnée comme telle dans l'édition que Grævius a publiée du recueil d'inscriptions de Gruter. (*Corpus inscriptionum*, 4707, in-folio, t. II, p. XV, n° 8, des *Spuria ac supposititia*.) Dans l'inscription, les noms des deux amants sont M. Lucius et Sardica. On voit, d'après cet éclaircissement, qu'on a eu tort d'avancer que le récit des aventures de Télamon et de Chloris était tout entier de l'invention de la Fontaine. (Voyez *Observations sur les quatre dernières fables de la Fontaine restées jusqu'ici sans commentaires*, 1821, in-8°, p. 159.) On n'a pas fait attention que notre poète avait dit précisément le contraire.

ÉPITAPHE

DE CLAUDE HOMONÉE,

ÉPOUSE D'ATIMÈTE,

AFFRANCHI DE TIBÈRE CÉSAR AUGUSTE.

ATIMÈTE.

I. Si l'on pouvait donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le sort,
Quels que soient les moments qui me restent encor,
Mon âme avec plaisir rachèterait la vôtre:
Mais le destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurais que fuir les dieux et la clarté,
Pour vous suivre aux enfers d'une mort avancée.

HOMONÉE.

II. Quittez, ô cher époux! cette triste pensée;
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans:
Cessez de fatiguer par des cris impuissants

EPITAPHIUM

CLAUDIÆ HOMONOEÆ,

CONJUGIS ATIMETI.

TIB. CESARIS A. L.

ATIMETUS.

I. Si pensare animas sinerent crudelia fata,
Et posset redimi morte aliena salus;
Quantulacunque mea debentur tempora vitæ,
Pensassem pro te, cara Homonœa, libens.
At nunc, quod possum, fugiam lucemque deosque,
Ut te matura per Styga morte sequar.

HOMONOEÆ.

II. Parce tuam, conjux, fletu quassare juvenam,
Fataque mœrendo sollicitare mea.

ATIMÈTE.

I. S'il suffisait aux destins qu'on donnât sa vie pour celle
d'un autre, et qu'il fût possible de racheter ainsi ce que l'on
aime, quel que soit le nombre d'années que les Parques
m'ont accordé, je le donnerais avec plaisir pour vous tirer
du tombeau, ma chère Homonée; mais cela ne se pouvant,
ce que je puis faire est de fuir le jour et la présence des
dieux, pour aller bientôt vous suivre le long du Styx.

HOMONÉE.

II. O mon cher époux! cessez de vous affliger; ne corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus ma destinée

Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier; il est impossible de le contrefaire. Mais, après avoir fait réflexion là-dessus, j'ai appréhendé qu'un poème de six cents vers ne fût ennuyeux, s'il n'était rempli que d'aventures connues. C'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler: et comme une chose en attire une autre, le malheur de ces amants tués le jour de leurs nocces m'a été une occasion de placer ici une espèce d'épithaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes antiquités. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une métamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne m'en semblent que plus belles; et, selon mon goût, elles plairaient moins si elles se suivaient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ai trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moi. Je ne prétends pas que mon goût serve de règle à aucun particulier, et encore moins au public. Toutefois je ne puis croire que l'on en juge autrement. Il n'est pas besoin d'en dire ici les raisons: quiconque serait capable de les sentir ne le sera guère moins de se les imaginer lui-même. J'ai traduit cet ouvrage en prose et en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un et en l'autre: j'ai voulu voir, par ma propre expérience, si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, et si la prose s'éloigne beaucoup des grâces. Mon sentiment a toujours été que quand les vers sont bien composés, ils disent en une égale étendue plus que la prose ne saurait dire. De plus habiles que moi le feront voir plus à fond. J'ajouterai seulement que ce n'est point par vanité, et dans l'espérance de consacrer tout ce qui part de ma plume, que je joins ici l'une et l'autre traduction; l'utilité des expériences me l'a fait faire. Platon, dans Phædrus, fait dire à Socrate qu'il serait à souhaiter qu'on tournât en tant de manières ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos auteurs en voulussent faire l'épreuve, et que le public les y invitât! Voici le sujet de l'inscription: Atimète, affranchi de l'empereur, fut le mari d'Homonée, affranchie aussi, mais qui par sa beauté et par ses grâces mérita qu'Atimète la préférât à de célèbres partis. Il ne jouit pas longtemps de son bonheur: Homonée mourut qu'elle n'avait pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, et où ces vers sont gravés⁴:

⁴ Non-seulement cette inscription se trouve rapportée dans Boissard, mais le tombeau sur lequel elle est gravée y est figuré. (Voyez Jani-Jacobi Boissard, *Antiquitatum romanarum tertia pars*, sive t. I, pl. LXXXVII, in-folio, 1587.) Cette planche de Boissard a été reproduite dans Gruter, *Corpus inscriptionum*, 4707, in-folio, p. 607, n° IV. L'inscription se trouve sur ces deux côtés du marbre qui formait le tombeau; le côté principal, et le plus large, contient les titres d'Atimète, et quatre vers grecs, qui sont le résumé de l'éloge d'Homonée. On trouvera ces quatre vers dans les *Analecta græca* de Brumek, t. IV, p. 278, n° 752. La Fontaine a commencé la lecture de cette inscription par la façade du monument gravée à gauche, et a continué ainsi jusqu'à la fin. Wernsdorf, qui a donné cette épithaphe dans ses *Poetæ latini minores*, 4782, in-8°, t. III, p. 215, commence au contraire l'inscription par la façade gravée à droite, et lit de suite les paragraphes que nous avons numérotés III et IV; il revient après à la façade gauche, et transcrit tout

ce qui s'y trouve, c'est-à-dire les paragraphes I et II; puis il termine l'inscription par les deux vers qui sont à la fin de la colonne gravée à droite, et qui forment le paragraphe n° V. Nous ne discuterons point ici sur ces deux manières de lire cette inscription; nous n'examinerons pas non plus si on ne pourrait pas en adopter une troisième, en considérant comme deux inscriptions distinctes ce qui est gravé sur chacun des côtés du tombeau: nous devons seulement reproduire cette inscription telle que notre auteur l'a lue et traduite, en ajoutant le titre qu'il avait omis de donner, et en disposant les traductions en vers et prose de manière à ce qu'on puisse plus facilement les comparer à l'original.

La Parque et le Destin, déités inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point :
Je ne suis plus ; tout tend à ce suprême point.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles,
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs !
Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos desirs ;
Veuillez enfin Atropos au cours de votre vie
Ajouter l'étendue à la mienne ravie !

III. Et toi, passant tranquille, apprends quels sont nos maux ;
Daigne ici l'arrêter un moment à les lire.

IV. Celle qui, préférée aux partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atimète acquit un doux empire,
Qui tenait de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Grâces ses attraits,
Git sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avaient pas ma carrière éclairée,
Le sort jeta sur moi ses envieuses mains ;
C'est Atimète seul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amère.

Nil prosunt lacrymæ, nec possunt fata moveri :
Viximus, hic omnes exitus unus habet.
Parce ita non unquam similem experiare dolorem,
Et faveant votis numina cuncta tuis !
Quodque mihi eripuit mors immatura juventa,
Hoc tibi victuro proroget ulterius.

III. Tu qui securâ procedis mente, parumper
Siste gradum, quæso, verbaque pauca lege.

IV. Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
Hoc Homonœa brevi condita sum tumulo.
Cui formam Paphiæ, Charites tribuere decorem,
Quam Pallas cunctis artibus erudit.
Nondum bis denos ætas mea viderat annos.
Injecere manus invida fata mihi.
Nec pro me queror hoc : mihi morte est tristius ipsa.
Meror Atimeti conjugis ille mihi.

par des plaintes continuelles : toutes les larmes sont ici
vaines : on ne saurait émouvoir la Parque ; me voilà morte ;
chacun arrive à ce terme-là. Cessez donc, encore une fois :
ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur !
ainsi tous les dieux soient favorables à vos souhaits ! et
veuillez la Parque ajouter à votre vie ce qu'elle a ravi à la
mienne !

III. Et toi qui passes tranquillement, arrête ici, je te prie,
un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.

IV. Moi, cette Homonée, que préféra Atimète à des filles
considérables ; moi, à qui Vénus donna la beauté, les grâces,
et les agréments, que Pallas enfin avait instruite dans tous
les arts, me voilà ici renfermée dans un monument de peu
d'espace. Je n'avais pas encore vingt ans quand le sort jeta
ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour
moi que je m'en plains, c'est pour mon mari, de qui la dou-
leur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

V. O FEMME, QUE LA TERRE A TES OS SOIT LÉGÈRE !
FEMME DIGNE DE VIVRE ; ET BIENTÔT PUISSES-TU
RECOMMENCER DE VOIR LES TRAITS DE LA LUMIÈRE,
ET RECOUVRER LE BIEN QUE TON CŒUR A PERDU !

V. SIT TIBI TERRA LEVIS, MULIER DIGNISSIMA VITA,
QUÆQUE TUIS OLIM PERFRUERERE BONIS.

V. QUE LA TERRE TE SOIT LÉGÈRE, Ô ÉPOUSE DIGNE DE
RETOURNER À LA VIE, ET DE RECOUVRER UN JOUR LE BIEN
QUE TU AS PERDU !

TRADUCTION DE DIVERS PASSAGES
DE POÈTES ANCIENS,

EXTRAITS DE L'OUVRAGE INTITULÉ *les Épîtres de Sénèque*,
NOUVELLE TRADUCTION PAR FEU M. PINTREL ;
REVUE ET IMPRIMÉE PAR LES SOINS DE M. DE LA FONTAINE,
PARIS, 1681, DEUX VOLUMES IN-8.

TRADUCTION DES PASSAGES TIRÉS DE VIRGILE.

I.

C'est un dieu, Mélibée, à qui nous devons tous
Le bonheur de la paix et d'un repos si doux.
Je le tiendrai toujours pour un dieu...
C'est lui qui me permet de mener dans nos plaines
Ces bœufs et ces troupeaux, ces moutons porte-laines ;
C'est par lui que je joue, au pied de cet ormeau,
Les chansons qu'il me plaît dessus mon chalumeau.

II.

Considérez du sol la nature secrète,
Ce qu'une terre veut, ce que l'autre rejette ;
Ce fonds est propre au blé, cette côte au raisin ;
L'herbe profite ici ; là le mil et le lin ;
Les arbres et les fruits croissent ailleurs sans peine,
En ces lieux le safran du mont Tmole s'amène :

PASSAGES TIRÉS DE VIRGILE.

I.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit :
Namque erit ille mihi semper deus.

Virg., Bucol., v. 6, 7.

Ille meas errare boves (ut cernis), et ipsam
Ludere quæ vellem, calamo permisit agresti.

Bucol., I, v. 9, 10.

II.

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset :
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ ;
Arbori fetus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,

⁴ Ce sont les vœux du public ou de celui qui a élevé ce monument.
(Note de la Fontaine.) Wernsdorf attribue ces deux lignes à Atimète
Je crois que notre poète a mieux saisi le sens de l'inscription.

On doit l'ivoire à l'Inde, aux Sabéens l'encens,
Aux Calybes le fer.

III.

La plus belle saison fuit toujours la première ;
Puis la foule des maux amène le chagrin,
Puis la triste vieillesse ; et puis l'heure dernière
Au malheur des mortels met la dernière main.

IV.

Un homme était tenu pour injuste et méchant
S'il plantait une borne ou divisait un champ.
Les biens étaient communs, et la terre féconde
Donnait tout à foison dans l'enfance du monde.

V.

Un coursier généreux, bien fait, d'illustre race,
Des fleuves menaçants tente l'onde, et la passe :
Il craint peu les dangers, et moins encor le bruit ;
Aime à faire un passage à quiconque le suit ;
Va partout le premier, encourage la troupe :
Il a tête de cerf, larges flancs, large croupe,
Crins longs, corps en bon point ; la trompette lui plaît :
Impatient du frein, inquiet, sans arrêt,
L'oreille lui roidit, il bat du pied la terre,
Ronfle, et ne semble plus respirer que la guerre.

VI.

O mille fois heureux
Le sort de ces Troyens hardis et généreux,

India mittit ebur, molles sua tura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum.

Georg., lib. I, v. 53.

III.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit : subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

Georg., lib. III, v. 66 et seq.

IV.

Nulli subigebant arva coloni ;
Nec signare quidem, aut partiri limite campum
Fas erat : in medium quærebant, ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

Georg., lib. I, v. 125.

V.

Continno pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit :
Primus inire viam, et fluvios tentare minaces
Audet, et ignoto sese committere ponto :
Nec vanos horret strepitus : illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga ;
Luxuriatque toris animosum pectus :
Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremat artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

Georg., lib. III, v. 75 et seq.

VI.

O terque quaterque beati,

Qui, défendant les murs de leur chère patrie,
Aux yeux de leurs parents immolèrent leur vie !

VII.

Auprès du mont Alburne, et du bois de Siler,
On voit par escadrons un insecte voler :
Il est craint des troupeaux ; au seul bruit de son aile
Ils semblent agités d'une fureur nouvelle :
Tout s'enfuit aux forêts sans prendre aucun repos.
Le nom de cet insecte chez les Grecs est æstros,
Asilus parmi nous.

VIII.

Comment t'appellerai-je, en te rendant hommage,
Princesse ? car ton port, ta voix et ton visage
N'ont rien qui ne paraisse au-dessus des humains ;
Mais, quelle que tu sois, soulage nos chagrins.

IX.

Moi qui n'étais ému ni des armes lancées,
Ni des Grecs m'entourant de phalanges pressées,
Je tremble maintenant, et crains, au moindre bruit,
Pour celui que je porte, et celle qui me suit.

X.

Son visage est de femme, et jusqu'à la ceinture
Elle en a les beautés et toute la figure ;
Le reste, plein d'écaïlle, est d'un monstre marin :
Elle a ventre de loup, et finit en dauphin.

XI.

O vierge ! je suis fait dès longtemps aux travaux ;
Je n'en trouverai point les visages nouveaux :

Quæis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere !

Æneid., lib. I, v. 94.

VII.

Est lucum Silari juxta ilicibusque virentem
Pluribus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, æstrum Græci vertere vocantes,
Asper, acerbâ sonans, quo tota exterrita silvis
Diffugiunt armenta.

Georg., lib. III, v. 146.

VIII.

O quam te memorem, virgo ? nam haud tibi sonat
Mortalis, nec vox hominem sonat.
Sis felix, nostrumque leves quacumque laborem.

Æneid., lib. I, v. 327.

IX.

Et me, quem dudum non nulla injecta movebant
Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

Æneid., lib. II, v. 726 et seq.

X.

Prima homini facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore pistrinx,
Delphinum caudas utero commissa luporum.

Æneid., lib. III, v. 426 et seq.

XI.

Non ulla laborum,

Je me suis des malheurs une image tracée ;
Et je les ai déjà vaincus par ma pensée.

XII.

Les chevaux sont couverts de housses d'écarlate,
Où l'or semé de fleurs et de perles éclate ;
Ils ont des colliers d'or sous la gorge pendants,
Et des mors d'or massif, qui sonnent sous leurs dents.

XIII.

Couple heureux ! si mes vers sont des ans respectés,
Vos noms ne mourront point par ma muse chantés :
Je les ferai durer tant que la destinée
Rendra Rome soumise aux descendants d'Énée,
Tant que ceux de son sang, par leurs honneurs divers,
Régneront sur ces murs, ces murs sur l'univers.

TRADUCTION

DES PASSAGES DE DIVERS POÈTES.

I.

Tantôt deux cents valets paraissent à sa suite,
Puis à dix seulement on la trouve réduite ;
Il ne parle tantôt que de grands et de rois ;
En termes relevés il conte leurs exploits ;
Puis, changeant tout d'un coup de style et de matière,
Je ne veux rien, dit-il, qu'une simple salière,
Une table à trois pieds, du bureau seulement,
Pour me parer du froid, sans aucun ornement.

O virgo, nova mi facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ipse peregi.

Æneid., lib. vi, v. 103 et seq.

XII.

Instrati ostro alipedes, pictisque tapetis.
Aurea pectoribus demissa monilia pendent :
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.

Æneid., lib. vii, v. 277 et seq.

XIII.

Fortunati ambo ! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.

Æneid., lib. ix, v. 449 et seq.

PASSAGES DE DIVERS POÈTES.

I.

Hæbat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos : modo reges atque tetrarchas,
Omnia magna loquens : modo, sit mihi mensa tripes, et
Concha salis puri, et toga quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses

* Étàffe de laine grossière.

A ce bon ménager, si modeste en paroles,
Donnez, si vous voulez, un plein sac de pistoles ;
Vous serez étonné, l'oyant ainsi prêcher,
Qu'il n'aura pas la maille avant de se coucher.

II.

Pour éteindre la soif quand elle est bien ardente,
Demandons-nous à boire en un vase de prix ?
Et, pour rassasier la faim qui nous tourmente,
Faut-il n'avoir recours qu'aux mets les plus exquis ?

III.

Entre deux rangs de fils sur le métier tendus,
La navette en courant entrelace la trame ;
Puis le peigne aussitôt en serre les tissus.

IV.

J'examine d'abord les dieux, les éléments :
Combien grands sont les dieux, quels sont leurs mouvements ;
D'où la nature fait et nourrit toutes choses ;
Leur fin, et leur retour, et leurs métamorphoses.

V.

Aux plus grands maux l'oubli sert de remède.
Soyez hardi, la fortune vous aide.
Au paresseux tout fait de l'embaras.

VI.

Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, impotent,
Qu'on ne me laisse aucune dent,

Hinc parco paucis contento : quinque diebus
Nil erat in oculis.

HORATIUS, sat. iii, lib. i, v. 41.

II.

Num tibi, cum fauces urit sitis, aurea queris
Pocula ? Num esuriens fastidis omnia, præter
Pavonem rhombumque ?

HORAT., lib. i, sat. ii, v. 114.

III.

Tela jugo vincta est, stamen secernit arundo.
Inseritur medium radiis subtemne acutis ;
Quod lato feriunt insecti pectine dentes.

OVID., *Metam.*, lib. vi, v. 55.

IV.

Nam tibi de summa cæli ratione, deumque,
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam,
Unde omnis natura creet res, auctet, alatque,
Quoque eadem rursus natura perempta resolvat.

Lucret. de *Natur. rer.*, lib. i, v. 49 et seq.

V.

Injuriarum remedium est oblivio.
Audentes fortuna juvat.
Piger sibi ipse obstat.

VI.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa :
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.

Je me consolerais ; c'est assez que de vivre.

VII.

Père de l'univers, dominateur des cieux,
Mène-moi, je te suis, à toute heure, en tous lieux.
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale ;
Que l'on résiste ou non, ta puissance est égale ;
Tu te fais obéir ou de force ou de gré ;
Les ames des mutins te suivent enchainées.
Que sert-il de lutter contre les destinées ?
Le sage en est conduit, le rebelle entraîné.

VIII.

Le jour dorait déjà le sommet des montagnes ;
Déjà les premiers traits échauffaient les campagnes ;
L'hirondelle, cherchant pâture à ses petits,
Sortait, rentrait au nid, attentive à leurs cris.
Les bergers ont enfin renfermé leurs troupeaux,
La nuit couvre la terre, et s'épand sur les eaux.

IX.

Que je passe pour fourbe, homme injuste, et sans foi,
Je m'en soucierai peu, tant que j'aurai de quoi.
Citoyens, c'est l'or seul qui met le prix aux hommes.
Accumulez sans fin, mettez sommes sur sommes,
Vous serez honorés. On dit, A-t-il du bien ?
L'on ne demande pas d'où, ni par quel moyen.
Il n'est point d'infamie à l'indigence égale :
Arrivons, s'il se peut, à notre heure fatale
Étendus sur la pourpre, et non dans un grabat :

Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si seditur cruce, sustine.

MECENAS.

VII.

Due me parens, celsique dominator poli,
Quocumque placuit. Nulla parendi mora est.
Assum impiger. Fac nolle. Comitabor gemens :
Malusque patiar, quod pati licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

SENEC., *Epist.* cvii.

VIII.

Incipit ardentem Phœbus producere flammam,
Spargere se rubicunda dies : jam tristis hirundo
Argutis reditura cibos immittere nidis
Incipit, et molli partitos ore ministrat.
Jam sua pastores stabulis armenta locarunt,
Jam dare sopitis nox nigra silentia terris
Incipit.

MONTANUS JULIUS.

IX.

Sine me vocari pessimum, ut dives vocer.
An dives, omnes quærimus : nemo an bonus.
Non quare, et unde : quid habeas, tantum rogant.
Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.
Quid habere nobis turpe sit, quæris ? Nihil.
Aut dives opto vivere, aut pauper mori.
Bene moritur, qui, dum moritur, lucrum facit.
Pecunia ingens generis humani bonum,

Toute vie est cruelle en ce dernier état.
L'opulence adoucit la mort la plus terrible.
Qu'aux nœuds du parentage un autre soit sensible,
Pour moi, j'enferme tout au fond de mon trésor.
Si les yeux de Vénus brillent autant que l'or,
Je ne m'étonne pas qu'on la dise si belle,
Que tout lui sacrifie, et soupire pour elle,
Qu'ainsi que les mortels les dieux soient ses amants.

X.

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains.
Écoutez seulement leurs préceptes divins :
Soyez-leur attentif, même aux choses légères ;
Rien chez eux n'est léger.

Cui non voluptas matris, aut blandæ potest
Par esse prolis, non sacer meritis parens.
Tam dulce si quid veneris in vultu micat,
Merito illa amores cælitum atque hominum movet.

X.

Possunt multa tibi veterum præcepta referre
Ni refugis, tenuisque piget cognoscere curas.

OPUSCULES EN PROSE.

REMERCIEMENT

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE 2 MAI 1684,

PAR M. DE LA FONTAINE,

LORSQU'IL FUT REÇU A LA PLACE DE M. COLBERT,
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MESSIEURS,

Je vous supplie d'ajouter encore une grâce
à celle que vous m'avez faite : c'est de ne point
attendre de moi un remerciement proportionné
à la grandeur de votre bienfait. Ce n'est pas
que je n'en aie une extrême reconnaissance ;
mais il y a de certaines choses que l'on sent
mieux qu'on ne les exprime : et bien que cha-
cun soit éloquent dans sa passion, il est de la
mienne comme de ces vases qui, étant trop
pleins, ne permettent pas à la liqueur, de sor-
tir. Vous voyez, messieurs, par mon ingénuité,
et par le peu d'art dont j'accompagne ce que je

* Pour les éclaircissements relatifs à ce discours, voyez l'*His-
toire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édi-
tion, 1824, in-8°, p. 354.